

Rêver : tout un fromage

Autor(en): **Höllmüller, Édouard Philippe**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **124 (2021)**

PDF erstellt am: **15.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1032643>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Rêver : tout un fromage

ÉDOUARD PHILIPPE HÖLLMÜLLER

— Monsieur, vous voulez bien m'aider ? fit-il en déviant vers moi dans la rue. J'allais entrer dans la fromagerie.

— Ben...

— J'ai fait un rêve.

— Et puis alors ?

— Un rêve extraordinaire. Vous ne pouvez pas savoir.

— Bien sûr que non.

— Mais vous savez, la totale, la jouissance cosmique jusqu'à la barbe, tout l'épiderme, des oreilles aux orteils.

— Ça alors !

— Alors vous voyez, c'est terrible pour moi.

— Terrible pourquoi ?

— Parce que j'ai tout perdu.

— Perdu quoi ?

— Ben le rêve.

— Ah !

— Alors vous êtes d'accord de m'aider ?

— À quoi ?

— Mais à le retrouver, bon sang !

— Bon sang ! Mais y a que vous qui pouvez faire ça. Un rêve c'est du sang. C'est VOTRE sang, bon sang !

— Pas de problème, j'ai ma carte sanguine et ils ont besoin de moi, je suis donneur universel, vous savez. J'ai déjà été à la police et ils m'appelleront si on rapporte le rêve. Mais je ne peux pas aller partout moi tout seul. Interpol ne le sait pas encore, ni le C.I.A.

— LA C.I.A.

— Non, le Contrôle des idées alternatives. Ceux qui ont pris le pouvoir.

— Vous devriez aller consulter.

— Vous parlez du canalyste ? J'en viens.

— Et qu'est-ce qu'il vous a dit ?

— Il m'a dit que c'est lui qui viendrait me consulter quand j'aurais retrouvé mon rêve.

— Ça alors. Il est au bout de son canal, ma parole.

— Il m'a aussi demandé si j'ai fait ce rêve avant, pendant ou après.

— Avant quoi ?

— Ben j'y ai aussi demandé.

— Et qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il m'a dit que ce n'est plus comme avant. Avant, on pouvait dire : « Je préfère avant, parce qu'après c'est pendant. Mais depuis qu'ils ont pris le pouvoir, on ne baise plus, qu'il m'a dit, on baste. Et on ne rêve plus, on compte. »

— Oui, c'est alarmant. Et ils sont partout, mais jamais visibles. Qu'alors y faire ?

— Rien. « Le calorifère est devenu un objet caduc, un bibelot aboli », qu'il m'a encore dit. « Interdit de chauffer, ni les corps ni les âmes. Moi, je canalisais l'espérance pour redonner du tirage dans la tuyauterie des paumés, c'est un beau métier que j'avais ; eh bien, il a été supprimé par un de leurs premiers décrets, le numéro XYZ001789. Je suis donc au chômage, et sous haute surveillance. Peut-être même embarqué dans leur expérience d'amnésification à distance. C'est pourquoi je ne peux pas vous en dire plus. Mais croyez-moi, je viendrai vous consulter si vous le retrouvez, votre... comment vous avez dit ? Zut, panne de réseau ! Ah oui : votre rêve. Mais prenez garde, ce mot est à bout de parcours maintenant. Il crève à lente pourriture sur la plage des encombrants où les charognards le guettent. Oui, le rêve est à bout de souffle, beau tabou moribond. Mais tenez, je vous livre encore un secret : on peut aussi REVER à l'envers. Ça, ils ne le trouveront jamais, pressés qu'ils sont à courir plus vite que leur ombre. Souhaitons qu'il reste ça et là des aborigènes assez conscients de leur origine pour leur échapper. Des Indiens qui parlent le MALAYALAM par exemple. Ils savent que LAME DES UNS IAMAIS NUSE DE MAL. Et bien sûr les enfants. »

— Et qu'est-ce qu'il a dit des enfants, votre canalyte ?

— « Ils savent d'où ils viennent ». Et il observe qu'ils se souviennent de leurs rêves, eux. Le garçon qui disait régulièrement à son père en guise de bonjour : « Papa, je suis de retour. » Il rappelle aussi que leurs rêves ont accès aux événements en direct. Le gosse en vacances de camping avec ses parents qui voit son parrain se faire déchiqueter : L'homme-oiseau se concentre sur le banc d'envol du grand tremplin. C'est son premier saut, mais là-haut c'est toujours la première fois. Il convoque toute sa préparation, physique, psychique, mentale : des années de discipline, de ténacité. Des années de partage et d'encouragements entre copains, dans l'équipe, avec le coach. De doute aussi, car le courage n'est pas un baroud, il se forge au creuset de la solitude. Quand on a oublié la foule à ses pieds. Quand on est seul au monde face au trou blanc. Quand on s'engage sur les rails. C'est là qu'il faut un gros cœur, lui avaient dit les copains à l'entraînement. Pousser d'autant plus, mobiliser toutes ses fibres, déclencher l'impossible. Oser le saut quantique, braver la pesanteur qui ne pardonne pas. S'alléger de ce corps, sans retour ni merci. S'oublier dans la glisse pour se faire oiseau. C'est alors que le tablier du tremplin se lève à la verticale dans un clignotement de lettres rouges : ENVOL INTERDIT. Icare va s'écraser. Mais un portail s'ouvre sur l'arène où le public s'enivre de violence

et puis, blasé, scande à l'entrée du matador :

« Par un chemin plus lent descendre chez les morts. »

» Le garçon hurle dans son abri bucolique, il cherche à retrouver son souffle et se réfugie en sanglots dans la tente de ses parents.

» » — Oncle Philippe est mort.

» On s'empresse de le consoler, on le rassure ; il a seulement rêvé, cela arrive, les rêves sont parfois bizarres et s'envolent comme ils sont venus, fugaces et trompeurs ; songes sont mensonges, pas de quoi faire un fromage. Rien n'y fait, Rolf n'est que larmes, et incompris. Écartelé entre douleur et colère, il s'arrache à la quiétude de ses parents pour répondre à l'invite des foulques et des alouettes ; et c'est là, au creux de la clairière de joncs qu'il affectionne, dans le concert des éléments réveillés par les premières lueurs de l'aube, que son souffle se réajuste à la vie. De son canif tout neuf, il taille deux sections de roseau de longueur différente et les noue en une croix qu'il plantera à l'entrée de sa tente. Au mépris des taquineries de son père pour ces bondieuseries si étrangères à la famille.

» Pourtant, à l'approche de la ville, le train s'était arrêté brusquement dans un bruit d'alarme. Les voyageurs s'interrogent du regard, s'adressent la parole, se répandent en commentaires. Ceux qui veulent sortir sont rembarés par le contrôleur. Dehors, une équipe de voirie s'affaire partout. Mais pas une annonce: les trains ne sont pas équipés de haut-parleurs et le temps n'impose pas encore sa dictature. Nulle parole d'impatience, mais un malaise, une lutte quasi intime pour mettre des mots sur la situation. Une panne de transport à deux pas de la gare, si près du cours habituel des choses: Dire « suicide » serait comme une rupture de tabou, la moitié d'un délit. Mais à la vue de la police, d'un samaritain et du conducteur de la loco, et à entendre des bribes de leur constat, il faut bien conclure à ce qui ne s'appelle pas encore « un accident de personne ». D'une personne invisible de l'intérieur des voitures, catapultée devant la loco. Un reste de mannequin sanguinolent, désarticulé, amputé de deux membres, ventre crevé, crâne brisé, sans compter les lambeaux de chair et de peau éparpillés sur plus de deux cents mètres.

» La police vint confirmer le cauchemar du garçon dans l'idyllique retraite. Et c'est à jeun, tous bagages ficelés à la hâte, que la colonne des trois campeurs partit sur la route du deuil. À l'arrière de son vélo, Rolf emportait la croix faite de ses mains qui le reliait à son oncle. Emblème de torture dont la forme même est contraire à la vie.

— Votre canalyse m'intéresse. Il en a dit plus sur les enfants qui savent d'où ils viennent ?

— Oui bien sûr. Il a parlé de la petite fille qui disait de but en blanc à sa mère: « Dis donc, maman, je vois que tu as toujours les mêmes problèmes qu'avant mon arrivée chez vous. » Et aussi du gamin qui a commenté les explications sexuelles qu'il avait demandées à sa mère: « Ah oui, je me souviens, il y avait trois piscines et j'ai choisi la vôtre. » C'est d'ailleurs aussi le sujet de mon rêve à moi, il me révélait toute notre origine et c'est pour ça qu'on me l'a volé, j'en suis sûr. Intéressant, non ?

Si cela m'intéressait ! Moi non plus, je n'avais plus accès à mes paysages nocturnes depuis pas mal de temps. Je me réveillais plein de fois avec une sensation de déchirure, de privation d'une partie de mon être que je venais pourtant de caresser, mais comme en exil, loin de moi-même. Je pensais à cet habitant de l'île d'Orléans qui philosophait « avec le vent, les petits oiseaux et la forêt. Le soir venu, à ses enfants il racontait ce qu'il avait appris là-haut sur les galets. Un beau matin, comme dans son champ près du marais avec son chien, en sifflotant il s'engageait, deux hommes armés à collet blanc lui touchent le dos, très galamment, en s'excusant lui disent ces mots: « Monsieur, monsieur, vous

êtes sous arrêt parc'que vous philosophez. Suivez, monsieur, en prison vous venez. Pour philosopher, apprenez qu'il faut d'abord la permission, des signatures et des raisons, un diplôme d'au moins une maison spécialisée... » Je pensais aussi à ces prisonniers du goulag qu'on réveillait systématiquement aussitôt que l'encéphalogramme signalait le début d'un rêve. Torture parfaite, invention suprême de l'esprit en dérive. Mais ces méphistos-là n'étaient encore que des apprentis. Les maîtres pourfendeurs du quant-à-soi, je les ai vus débarquer à la télé une nuit. Dans un village au milieu de nulle part, un orage mystérieux avait assoupi la population et neuf mois plus tard, toutes les femmes accouchaient de bébés d'une beauté et d'une vigueur sans pareilles. Pareils en revanche, ils l'étaient tous entre eux. Et peu à peu, à la crèche, à l'école, dans chaque famille évidemment, partout le laser de leur regard d'acier imposait leur dictature, contrôlait tout, abolissait les différences et foudroyait quiconque était assez téméraire pour braver leur arrogance. L'histoire m'a donné des frissons à n'en plus finir.

— « Intéressant ? », demandez-vous. Passionnant ! Et ces lucarnes sur nos origines préterrestres, vous pouvez m'en dire plus ?

— Non, puisque ça s'est perdu. Je me souviens juste de là-bas, vers la grange aux blues tout au bout de la rive du temps, à la bourse des existences où, avec l'aide des séraphins, nous avons pu choisir notre panoplie dans l'escarcelle des destins : mère et père, terre, langue, et un corps sexué à la clé. Puis après les adieux, chaque expatrié dûment annoncé partant, et enregistré à destination — qu'on sût — l'ange passeur nous a traduits et déposés çà, sur quelque bout de plat net. Seul à seul. Non sans nous enjoindre avant de s'éclipser, son index pressé sur nos lèvres : « Pst ! Oublie d'où tu viens et ce que tu sais, ce n'est pas de ce monde ! ». En échange de quoi il nous a remis notre âme. Du solide, platine. Régulée par une pile haute-fidélité pour un nombre défini de respire, quelques centaines de millions en bas de gamme. Je peux même espérer le demi-milliard du souffle si j'engage mon capital d'inspiration jusqu'au bout. Mais après le départ de l'ange, silence radio. Et justement un de ces jours, tout m'est revenu en rêve comme si je venais de débarquer. J'avais invité mon ange à un apéro. Il a accepté et j'ai pu l'interroger à loisir. Tout s'est animé, mes vies antérieures, mon réseau d'âmes fraternelles, la centrale d'ambassade et de promotion terrestre auprès du festival des énergies célestes. Une sensation de félicité inoubliable. Et puis au réveil, plus rien. Le drogué sans la came. Le prophète sans l'information qui eût changé la face du monde, infléchi le cours de l'histoire. Ah, j'aurais tant voulu décrire tout ça ou l'évoquer en musique !... Pour le

transmettre. Je m’y prépare depuis longtemps. Au creux de la nuit, je me réjouis jusqu’aux tripes de ce retour de stage que nous mettons toute une vie à bichonner, de nos plans à nos leurres, de nos quêtes à nos pleurs, de nos prières à nos rêves. À chaque retour de la plongée nocturne, je m’arrête comme un scaphandrier soumis au changement de pression, je m’attarde sur le vertige vaincu qui m’accoutume gentiment à des échelles différentes et me confère une vision du trou noir où nul langage n’a cours, pas même le latin fossilisé de la grand-messe des poètes.

» Le sommeil est le livre du deuil. Et l’aube de son linceul vient border ma nuit. Elle me ressuscite de l’abîme où je plonge chaque soir en quête de sens. Prêtresse du retour, elle transforme mes songes en viatique. Oui, les mots ont beau donner leur change et LE RÉVEIL abolir LE RÊVE, IL LE RÉVÈLE, L’ÉLÈVE. Se réveiller, c’est émerger du miroir des limbes, c’est retrouver l’ici présent qu’on a oublié en s’endormant, éjecté du carrousel de la veille sans aucune chance de retrouver le même éléphant blanc, le même regard sur l’horizon d’une journée révolue. Comme le liquide du cocon qui se résorbe et meurt à lui-même, hier est devenu phalène pour s’envoler au fond de la nuit. Il n’y a personne pour nous y suivre ; pour nous accompagner dans les antres toujours recommencés, bancs de coraux grouillant de mutisme, plaques tectoniques en sursis d’équilibre, coulées de lave du prime cratère d’amour. Et pourtant, quand nous émergeons au saut du jour, sidérés d’infini, perdus sur notre couche d’homme comme des méduses échouées sur le sable, mais neufs comme au matin de la vie, nous retrouvons nos marques de départ tels des fossiles laissés à notre chevet en gage de continuité. Et de dédouanement. La nuit nous fuguons, n’est-ce pas ? Nous rejoignons le Tout, c’est notre permission d’hommes.

— Vous êtes passionnant. Écoutez, ça m’impressionne vraiment et je vous accompagne volontiers à la... non, au... comment dites-vous ?

— Au Contrôle...

— Oui, au Contrôle des idées alternatives.

Au contraire des gouvernements classiques, le C.I.A. n’avait pas pignon sur rue. Il ne figurait sur aucun plan de ville ni dans aucun registre, ni politique, ni commercial, ni culturel. Sur les réseaux sociaux, il se cachait derrière des sigles factices et les médias n’avaient pas accès à ses données. Surtout, à l’opposé des autres prises de pouvoir et coups d’État, sa discrétion augmentait au fur et à mesure de son implantation. Il était donc littéralement impossible d’en débusquer l’emplacement.

C'est par une indiscretion de son canalyse que mon nouvel ami avait connaissance de leur repaire. Autant dire un bouge, une catacombe, au fond d'un couloir lugubre et aseptisé où ne pénétrait nul germe ni virus, nulle émotion ni sentiment. «*Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate*» n'est que littérature. N'en déplaise à Dante, on pénètre ici dans l'enfer du réel.

En vain, mon ami présente sa carte de visite; des capteurs lumineux sont préposés à la saisie des intentions. Un robot humanoïde en casquette fluorescente lui demande son numéro. À défaut, un bras métallique lui en imprime un au front par un tatouage au laser. Moi, le robot me toise avec mépris, l'air de me tolérer là comme un attardé irrécupérable.

— Donc, numéro CX7048 *bis*, vous avez fait un rêve. Vous ne saviez pas que rêver était interdit? lance-t-il à mon ami.

— Non, mais pourquoi?

— Au C.I.A., on ne pose pas de questions. Mais je réponds exceptionnellement à la vôtre. Il est interdit de rêver parce que l'activité onirique perturbe le rendement.

— Mais je n'ai rêvé que la nuit.

— C'est encore pire: cela donne des idées. Vous l'avez fait quand, ce rêve?

— Il y a quelques jours.

— Avant ou après?

— Avant quoi?

— Avant le décret de santé mentale, comme vous savez.

— Non, je ne savais pas. Mais je sais qu'après c'est pendant.

— Alors non seulement vous rêvez, mais vous baisez! Double infraction à l'abolition du désir — Alter ego B 12, notez. Mais de quelle longueur était ce parasite? De quelle largeur, de quelle profondeur et de quelle durée?

— Vous voulez dire le rêve? Ma foi, je ne sais pas. Il était surtout très intense.

— Nous ne mesurons pas l'intensité. Paramètre inconnu. La pollution n'en est que plus gravissime. Vous allez donc illico effacer votre rêve de la trame de votre mémoire.

— Mais je ne l'ai plus, je suis justement venu vous dire que je l'ai perdu.

— Il a été réquisitionné en effet, mais il existe encore dans l'arrière-chambre de votre mémoire puisque vous y pensez. Et comme vous êtes sur place, nous allons vous aider au nettoyage : il vous suffit de souhaiter la destruction de ce résidu en fermant les yeux.

— Mais je ne veux pas que mon rêve soit détruit. Je vous demande au contraire de m'aider à le retrouver.

— Attention, vous touillez dans des strates dangereuses. La pensée ne déforme pas seulement les souvenirs, elle vous enjôle d'images et de sentiments fallacieux. Combien de temps y a-t-il depuis les événements de ce rêve ?

— Ça dépend lesquels. Des années en tout cas. Toute ma vie, et bien avant.

— Cher numéro CX7048 *bis*, tout cela crie au scandale. Votre parasite est une insulte au Réel et votre obsession de le retrouver, profondément néfaste. Vous succombez à votre imagination, qui n'est pas la faculté de représentation. Elle fait juste le lien entre le vécu immédiat et la moisissure du souvenir. Votre nostalgie est une perversion des faits. Elle sent les draps et le romantisme. Vous pleurez un morceau d'âme que nous avons déchargé dans un emposieu du précambrien. Même un forage ne vous vaudrait que tremblements. « Alter ego B 12, amenez-moi la déchiqueteuse mentale ! »

— Mais mon rêve est plus que ma vie ! Je...

Le robot vrombit d'une décharge d'ions et de néon. D'un timbre fêlé, il demanda à mon ami s'il avait bien réfléchi.

— Car sinon, on vous applique illico le passus 14 *bis* du règlement d'ordre public qui prévoit la néantisation de tout récalcitrant têtue. Voulez-vous donc déclarer à haute et intelligible voix : « Je me repens infiniment de mon dernier rêve, j'oublie jusqu'au regret de l'avoir perdu et promets de dénoncer quiconque persiste dans cette infamie autour de moi. »

L'accusé sua, frissonna, ânonna, chercha désespérément mon contact sans y parvenir et, dans un spasme, clama son intégrité et le jura. Le robot alors de cracher mille étincelles puantes et de condenser tous les bruits de haine en un laser qui néantisa mon ami sur-le-champ. Je fus éjecté du bouge par une déflagration fétide et c'est dehors seulement, hébété, avachi et comme dépouillé de toutes mes enveloppes éthériques, me relevant à grand-peine dans un corps préconditionné au crématore, que j'ai réalisé à quel orgasme malivole je venais d'échapper.

Depuis, je fuis toutes les idées nouvelles, je brûle mes livres et prends une douche froide à chaque métaphore qui me sollicite; je ferme mes oreilles à tous les bonimenteurs et le soir, quand je n'en peux plus de m'être aseptisé de la sorte, je me fais un grand sommeil pour visiter mes aïeux.

Mais la plage où j'échoue reste vierge d'espoir.

Suffit la gamberge, j'allume. Mon regard va zoner dans la bibliothèque, erre comme au cimetière devant mille titres fossiles, bute sur un libelle comme on tombe sur une tombe. Ou sur quelqu'un dans la foule. Pourquoi lui, ou elle? Pourquoi, dans la brise de juin entre Côme et Pavie, l'éphèbe «tombe»-t-il amoureux de Florence et non de France? Quelle muse, quelle madeleine lui restitue soudain ce parfum de chartreuse, cette volupté humée jadis dans l'éden natal lorsqu'il était l'objet du sourire de sa mère en béatitude? « Mon premier amour », lui confessa-t-elle avec tendresse au soir de sa vie, au scandale contenu de ce fils resté puceau dans l'âme. Ne voyait-il pas que c'était pur et pire, le privilège d'être l'aîné? Non pas vainqueur de la course aux amours, mais prime fruit de l'éternité des entrailles. Accomplissement, dans la vasque de son narcissisme de mère-reine.

Comment la fuir sans l'humilier, la génitrice drapée dans son mythe? Me lever, m'articuler. Questionner la vie sans complaisance, humblement, comme un prince. Interpeller le vent, les petits oiseaux et les galets, les amis, les maîtres et, à défaut de mère, sa sœur. Répondre à l'appel du large et puis, plus délicat toujours, oser revenir. Éprouver cette chair pétrie de la même pâte de chromosomes, ce châssis à la suspension lourdaude qui ne trompe pas, cette hésitation dans le pas. Accepter les clichés qui me scannent, reprendre en pleine figure la tambouille de mon incarnation. Devenir ce que leurs gamètes m'ont fait. Et peu à peu, tout au fond de moi, sentir ma soif se muer en promesse, en naissance à venir, dans la substance qui nous porte depuis la nuit du monde, bien avant que des pithèques toujours plus bonobos n'engendrassent des primates faisant l'amour à leur tour, jusqu'à s'humaniser.

Insomnie, ma créature de l'ombre, ma part du clandestin, j'ai beau te dire lâche, LÂCHE, O SINGE DO RE: Tel le rire d'un primate, le libelle me nargue sur son rayon: *Aïe, mes aïeux!* d'Anne Ancelin Schützenberger, « thérapie transgénérationnelle psychogénéalogique contextuelle ». Bigre et tigre et colégramme! La nuit, tout conspire et se réveille, se révèle et se relie au père. Je m'agrippe à sa cuisse, serre les miennes contre son genou, je-nous où l'un devient deux puis quatre, petits orteils plus un cinquième, le gros, coup de pouce du petit poucet à la vie qui vivote,

facteur rhésus ou soldat inconnu, coup bas à la belle et sainte famille, coup franc direct dans les filets insondables du Saint-Esprit, coup de bite qui crève les bulles du pape, coup dur pour ce con de moi qui se croit unique et pur. Que l'un dépérisse dans l'uniforme, ahane dans la galère, gueule sous la torture, agonise sur la croix ou crève dans la rigole: chiche pour la ruée des justes vers le temple du veau d'or. Qui vacille est foutu, aplati, et les suivants piétinent les gisants sans le savoir, sans issue ni retour, dans l'éphémère sans repères.

— Où partais-tu, papa, quand tu as pris le train ?

Tout corps plongeant dans le néant laisse au sol ici-bas une masse de résidus égale au poids des souffrances abolies. Le reste se refait ondes, rondes, sabbats de sèmes, stèles stériles et codes secrets, strates de palimpsestes où l'on est mille autres, bataillons de livres qui nous braquent en pleine nuit dans leur garde-à-vous d'urnes mortifères, pleines de faux miel et de mots véreux, pipés, achetés par une armée de vendus de ce monde à fric.

Amen. Fuir ! Là-bas fuir où les clodos vont vivre.

Au bord de l'oued tu déposeras ton glaive et tes oripeaux, tes idiomes d'emprunt et leurs enluminures, leurs hiéroglyphes et volutes de soursates, leurs graphies de mandarins qui nous cachent le soleil. SONNE, O LACHE, fais vibrer les buccins de Jéricho. Abolis l'alibi de Babel, ô bibelot de Babylone. BELLE REINE SACHE, TU ES ma mer pépère, ma PLAGE DES SEINS. SAGE RENTIER, lézarde nos remparts de l'espace-temps d'HIER. Ne déchante pas, SINGE MAL ARME, MAL A DO RE, O SING E A MI. TU ES HIER, TU ES TOT.

TINTE, GLAS, car la mort est un autre alphabet.

C'est alors que le réel vient me caresser de ses doigts innombrables. La réalité, cette seule chose qui reste quand on ne croit plus aux illusions ni aux sermons mortifères, j'ai brûlé de l'appréhender tout au long de ma vie. Croyances et espérances, mythes et mystères, j'aurai tout essayé, soupesé, questionné, pour me rendre compte que prier consiste à reconnaître que « C'est ainsi » et non pas à proclamer « Ainsi soit-il ».

Comme mon jeune ami néantisé, j'ai tenu à retrouver la trace des miens dans les strates de leur existence. J'ai voulu les faire parler, écouter leur musique secrète, leurs rêves en dérive, leur silence. J'ai plongé dans la rade des souvenirs engloutis. J'ai revisité les plages de mon adolescence, les poèmes qui m'ont fait naître au privilège d'exister et, tout au fond des tessitures sombres, le clin d'âme d'un père initiateur trop tôt reparti, timbre infime et ténu d'une mâle clarinette de berger, rompu

à tous les temps, mais emporté par les vents de la vie, rauque comme la chaleur du rut et d'une douceur à peine audible :

— Cherche, mon grand, cherche sans désespérer. Tu ne trouveras pas ma dépouille partie en poudre d'étoiles, ni mon testament, ni rien de ma personne. Mais tu capteras les ondes. Tu croiras que c'est moi qui te guide et c'est tant mieux pour te mettre en quête ; mais celui que tu trouveras est un Autre. Il t'a introduit dans notre intimité, à ta mère et moi, t'a plongé dans la soupe de nos chromosomes pour y remporter l'impitoyable course à l'incarnation. Jamais il ne t'a abandonné. Il t'anime jour et nuit, à tous les carrefours. Si l'ange t'a enjoint d'« oublier ce que tu sais » comme le lui imposait la Bêtise qui usurpe l'univers, c'était pour te souffler le mode d'emploi de la liberté qui t'habite. Dans les vrilles de tes fibres gît la Poésie. Elle vibre à l'abri de la foule en délire. Elle crée l'évidence. »

Elle m'invite aux adieux de l'ami rêveur sur le quai d'outre-temps. Là-bas, sur l'archipel de l'Éveil, il rejoindra nos ambassadeurs qui plaident pour le destin de cette Terre. Qu'elle soit inscrite au patrimoine cosmique pour survivre à la Bêtise. Qu'elle devienne une référence d'humanité et de fraternité. Que le rêve perdu se réalise. Et quand je m'enverrai à mon tour vers le festin des cieux, j'emporterai les trois plus exquis moisissures stabilisées que nous cultivons ici-bas : le pain, le vin et le fromage.

Alémanique acculturé en Romandie depuis ses douze ans, professeur d'autrement (langues étrangères), Édouard Philippe Höllmüller, né en 1938, est marqué tant par l'esprit civique de La Chaux-de-Fonds que par la négritude de Kinshasa où il a enseigné de 1965 à 1971. Puis jusqu'à sa retraite, il a été passeur culturel entre Liestal et Villars-sur-Fontenais où il vit depuis 1976. Passionné par les mots, leur pouvoir et leurs limites, la crise de valeurs et de paradigmes aggravée par le Covid le stimule dans la quête et l'expression d'une spiritualité laïque.

RÉFÉRENCES

Citations de Racine (*Phèdre*), Félix Leclerc (*Contumace*), Dante (*la Divine Comédie, l'Enfer*)
« Va petit libelle et suys ton destin, Rends le soir joyeux et gay le matin. » (Ex-libris de La Guilde du Livre)

